

Bleakney, J. Sherman. *Sods, Soil, and Spades. The Acadians at Grand Pré and Their Dykeland Legacy*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2004, xxxii-221 p. ISBN 0-7735-2816-4.

Marc Lavoie

Volume 5, 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/019041ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/019041ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavoie, M. (2007). Compte rendu de [Bleakney, J. Sherman. *Sods, Soil, and Spades. The Acadians at Grand Pré and Their Dykeland Legacy*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2004, xxxii-221 p. ISBN 0-7735-2816-4.] *Rabaska*, 5, 144–147. <https://doi.org/10.7202/019041ar>

BLEAKNEY, J. SHERMAN. *Sods, Soil, and Spades. The Acadians at Grand Pré and Their Dykeland Legacy*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2004, xxxii-221 p. ISBN 0-7735-2816-4.

Biologiste de formation, Sherman Bleakney connaît très bien les marais situés entre Wolfville et Grand-Pré en Nouvelle-Écosse puisqu'il a étudié dans le détail et pendant plusieurs décennies la flore, la faune et l'écologie de ces terres inondables. En outre, ces mêmes marais furent aussi pour Bleakney et son épouse le lieu privilégié d'innombrables randonnées. Or un jour en 1994 en battant la côte, le couple fait une découverte fortuite : un petit aboiteau complet avec son clapet en ballant sur la vase du bassin des Mines et, en plus, le site d'où cette conduite était tombée, dégagée par les fortes marées qui balayent les marais de la baie de Fundy (l'ancienne baie Française) deux fois par jour. On sait que, dans sa forme primitive, un aboiteau était une conduite de bois façonnée d'un tronc d'arbre évidé et munie d'un clapet. Ce dispositif ingénieux permettait à la fois l'écoulement des eaux du marais vers la mer et freinait le passage de l'eau de la mer vers le marais. Bleakney souligne que cette découverte fut la source même d'un grand désir, à jamais croissant depuis, de découvrir et de comprendre l'adaptation des êtres humains aux marais. Dix ans plus tard, il nous livre le résultat de ses explorations et de ses découvertes dans *Sods, Soil, and Spades*.

Afin de parfaire ses connaissances des marais salins, Bleakney se fixa un programme d'étude rigoureux. En effet, en plus de puiser dans ses propres connaissances sur la flore et la faune, il étudia aussi la géologie et la pédologie de la région, la formation des marais, le cycle et le régime des marées ; il acquit en outre de bonnes connaissances sur la construction des digues tirées à la fois d'études synthèses, de documents d'époque, d'articles de journaux et de la cartographie de la région, dont un plan des terres endiguées qui est le résultat d'un relevé effectué en 1760, cinq ans après le début de la Déportation, lorsque les Planters – prédécesseurs des Loyalistes – investirent les terres ancestrales acadiennes. Enfin, Bleakney eut de nombreuses conversations avec les cultivateurs du grand marais de Grand-Pré.

Dans ce livre, l'auteur nous offre un survol de la formation des marais. À l'aube de l'implantation acadienne à Grand-Pré, les marées recouvraient les marais deux fois par jour. Aussi, il faut souligner qu'il s'agit des plus grandes marées au monde dont l'amplitude peut atteindre quinze mètres. Elles pénétraient les terres inondables par un réseau de canaux naturels pour ensuite recouvrir la superficie du marais. Au jusant, la mer se retirait vers le nord et l'ouest, en empruntant ces mêmes canaux. Or, lorsque les Acadiens amorcèrent l'assèchement des terres, ils s'assurèrent de conserver ces secteurs de flux et de reflux naturels des eaux. En effet, pour ne pas perturber ce bassin

d'écoulement, les Acadiens situèrent leurs digues et surtout leurs aboiteaux dans des secteurs stratégiques du marais, de façon à conserver les canaux naturels ou encore en redirigeant le débit vers les canaux principaux. En outre, les Acadiens étaient conscients des limites de leurs techniques. C'est pourquoi les principaux canaux ne furent jamais interrompus par la construction de levées. Par contre, c'est exactement l'erreur que commirent leurs successeurs, mais leurs efforts furent vains. En effet, on eut beau construire des digues plus massives les unes que les autres pour freiner le passage de la mer, ces ouvrages furent minés, ébréchés ou tout simplement emportés par les fortes marées. Au siècle dernier (xx^e), on eut même recours à l'utilisation de grues dragueuses pour construire des levées massives, mais en vain, car les marées, le mascaret ou le cycle de saros eurent le dernier mot.

Il va sans dire que les Acadiens étaient passés maîtres dans la construction de digues et d'aboiteaux. En plus, leurs méthodes et leurs techniques furent répliquées par les peuples qui leur succédèrent durant la seconde moitié du xviii^e siècle. La construction à la main de levées se poursuivit pour ne faire place à la machinerie lourde qu'au milieu du siècle dernier. Bleakney estime qu'une équipe de six à huit hommes munis d'une charrette tirée par un bœuf ou un cheval pouvait ériger à elle seule 5,0 m d'une levée par jour. Vues en coupe, les digues étaient triangulaires, les plus petites ayant les dimensions suivantes : environ 2,50 m à leur base et 1,25 m en hauteur ; d'autres levées plus grandes avaient comme dimensions 3,65 m à leur base et 1,80 m en hauteur. Les constructeurs privilégiaient certaines espèces de foin sauvage pour fabriquer les fascines et le remblai utilisés dans la construction des digues, des foins dont les racines et les radicules étaient si denses et compactes qu'elles retenaient les sédiments et permettaient aux travailleurs de trancher, à l'aide de pelles fabriquées à cette fin, des mottes de gazon qui conservaient leur forme et leur intégrité : la spartine étalée (*Spartina patens*) et le jonc de Gérard (*Juncus gerardi*), celui-ci étant privilégié plutôt que celle-là.

Selon Bleakney, l'assèchement des marais débuta à la fin du xvii^e siècle en marge d'une colline attenante et au sud de ces terres inondables, c'est-à-dire près du site du lieu historique national de Grand-Pré aujourd'hui. L'effort requis était moindre dans ce secteur qu'il ne le serait ailleurs, par exemple plus à l'ouest, où les courants sont plus forts et la mer contribue à l'affouillement profond de la côte. Les Acadiens et leurs successeurs poursuivirent leurs travaux jusqu'à ce qu'ils gagnent une bonne partie des 1200 hectares de terres inondables sur la mer. On effectua ces travaux en douze grandes étapes, où, une fois asséchés, de grands blocs de terrains furent mis en culture, l'un après l'autre. Aussi, il est intéressant de noter que des comparaisons établies entre le plan de 1760 et une photographie aérienne de 1963, révèlent

l'utilisation à l'époque contemporaine de planches mises en culture à l'origine au XVIII^e siècle, donc durant l'occupation acadienne. Ultimement, le grand marais de Grand-Pré serait ceinturé par deux grandes digues, l'une à l'ouest d'une longueur de 2,89 km, et l'autre à l'est d'une longueur de 3,54 km. Bien sûr, les anciennes digues à l'intérieur du marais furent abattues pour la plupart afin d'augmenter la superficie des terres cultivables. Par contre, elles représentaient dans leur ensemble les nombreuses étapes d'assèchement du marais, soit un peu plus que 28 km de digues percées d'une trentaine d'aboiteaux. Aujourd'hui encore, on retrouve les traces de ces levées et de leurs aboiteaux. En effet, Bleakney a judicieusement retracé le site de plusieurs digues et aboiteaux, fondé sur une multitude de visites dans le marais, un travail minutieux et de longue haleine.

On ne peut que louer et applaudir les recherches de Bleakney au marais de Grand-Pré. Il s'agit en effet de l'étude la plus détaillée portant sur tous les aspects de l'assèchement des marais dans les Maritimes à travers les époques. On ne pourrait espérer mieux sauf la poursuite de ses explorations ailleurs dans les autres marais de la baie de Fundy. En outre, on ne peut qu'envier Bleakney qui, à l'occasion de sa retraite, a dévoué tout son temps et a puisé dans les innombrables ressources mises à sa disposition pour mener à terme une telle exploration des marais. Néanmoins, cette étude comporte certaines faiblesses. À notre époque, il faut déplorer l'utilisation du système anglais de poids et mesures : des équivalents métriques sont fournis dans le texte, mais on a omis de fournir des équivalences dans les figures par exemple. Il y a aussi certains problèmes avec les faits historiques et l'histoire même de cette grande région. Bleakney, par exemple, déplore à maintes reprises le manque de détail dans la cartographie contemporaine comparée au plan de 1760. Pourtant l'explication est simple. Si le relevé effectué à la veille de l'arrivée des Planters est si précis, c'est que ce plan visait à circonscrire les terres qui seraient distribuées aux nouveaux colons. À l'inverse, les cartes contemporaines ne visent qu'à identifier la topographie de cette grande région. De même, Bleakney a brossé un portrait on ne peut trop idyllique de la population acadienne. Enfin, il demeure difficile de comprendre les débuts de l'implantation acadienne dans la région et la mise en situation suivante est donc de rigueur. Peu avant le milieu du XVII^e siècle, les ancêtres des Acadiens furent les premiers agriculteurs à endiguer les marais limitrophes à la baie de Fundy. En effet, c'est en 1636 que les Français s'implantèrent à nouveau dans la région de Port-Royal, aujourd'hui Annapolis Royal. Ils étaient accompagnés de sauniers chargés de construire des salines au pays. Or, le froid, la brume et la pluie eurent raison des efforts des paludiers. À la même époque par contre, les colons constatèrent la grande fertilité des terres endiguées et c'est pour cette raison que l'assèchement des marais se poursuivit

de plus belle et que la culture des marais, plus que tout autre type d'exploitation, fut privilégiée pendant plus d'un siècle jusqu'à la déportation de 1755. Avec le temps cependant, il y eut pénurie de terres inondables au cœur même du berceau de l'Acadie. Il fallut donc créer, sans l'aide des administrations antagonistes, de nouveaux établissements, premièrement au début des années 1670 à Beaubassin au fond de la baie Française, et par la suite vers 1682, dans le secteur de Grand-Pré au bassin des Mines. On aura compris que ces faiblesses n'enlèvent rien à la qualité de l'étude que Sherman Bleakney nous présente et pour laquelle le chercheur lui est redevable.

MARC LAVOIE

Université Sainte-Anne, Pointe-de-l'Église

BOUCHARD, SERGE. *Récits de Mathieu Mestokosho, chasseur innu*. Préface de GÉRARD BOUCHARD. Montréal, Boréal, « Essais et Documents » 2004, 200 p. ISBN 2-7646-0322-2.

On croirait voir et entendre l'un de ces vieux conteurs de village, installé dans sa berçante près du feu, monologuant et psalmodiant de larges pans d'une histoire aujourd'hui disparue, dont il serait l'acteur principal. Ce qui est différent, c'est que *Mathieu Mestokosho* est un chasseur. Pas n'importe quel chasseur... un *chasseur de caribou*, le gibier le plus noble pour les gens de sa race. Son pays, c'est celui des épinettes noires, perclues et obstinées, des horizons rabougris, noir et gris, blanc et gelé une grande partie de l'année. Les *Innus*, ce sont ces gens que les anciens Européens identifièrent comme des *Montagnais*, vivant dans le nord-est du Québec, du Lac-Saint-Jean jusqu'au Labrador. Ce que Mathieu raconte, c'est l'interminable quête de nourriture pour survivre.

Le récit relève de la tradition orale. Mathieu raconte les temps anciens alors qu'avec ses compatriotes, par petites bandes, en respectant des codes et des règles connus d'eux seuls, sans frontières autres que celles imposées par la nature et les lois de la chasse, ils se déplaçaient sans cesse à la recherche du gibier, seule source de vie dans ce pays particulier. Il décrit les longs périple saisonniers remplis de portages, de marches forcées, d'épisodes de chasse parfois fructueuse et parfois gratifiante au centuple. L'époque qu'il décrit se situe approximativement entre 1890 et 1960. Mathieu est décédé en 1980. Ses propos ont été recueillis par Serge Bouchard en 1972.

Dans le premier chapitre de l'ouvrage, Mathieu Mestokosho fait part de différents souvenirs de jeunesse qui le concernent, lui et certains autres membres de sa famille. Les trois chapitres suivants relatent les péripéties de